

QUARANTE ANS DE PARIS

d'Alphonse Daudet

« Quarante ans de Paris » a été réédité il y a peu de temps. Il se trouve en Livre de Poche aux éditions Equateurs.

L'ouvrage aurait pu être intitulé « Mémoires d'un Provençal « monté » à Paris », tant les phrases de son récit sont empreintes d'identité méridionale.

« Alphonse Daudet » ! A sa seule évocation, le sourire vient aux lèvres. On pense aussitôt à Astérix quand on évoque le nom de Tartarin de Tarascon, aussi comique que le héros des bandes dessinées. Avant que la Télévision n'apparaisse, nous étions bercés dans notre univers familial par les récits, à la veillée, de nos grands-parents qui connaissaient sur le bout des doigts l'Elixir du Père Gaucher, la mule du Pape, les « Lettres de mon moulin » et presque tous les écrits du chantre de la Provence.

Mais savait-on que les deux-tiers de la vie de l'écrivain se sont écoulés dans la Capitale où il arriva sans véritables bagages ni recommandations ? Il ne put s'appuyer que sur ses dons exceptionnels, son coup d'œil perçant, ses perceptions originales et un talent d'analyste et de psychologue hors du commun. Si on ajoute la distance, une curiosité toujours en alerte, une tranquille lucidité, on sait de quel terreau est né le grand écrivain.

Et pourtant, l'arrivée à Paris ne fut pas facile ! Il dut s'astreindre à surmonter sa gaucherie de provincial et accepter de rencontrer les milieux mondains du III^e Empire qui s'amusaient de son

inexpérience. Très vite, il apprend à se défendre en dessinant des portraits peu indulgents, quelquefois très caustiques. Le salon de Madame Ancelot, rue Saint-Guillaume, très célèbre à son époque et très recherché, fut une de ses premières cibles. *« Elle était », a-t-il écrit, « tout en blanc, rondelette et ridée comme une pomme rose. Chez elle, s'entassaient des cages gazouillantes, mais les oiseaux paraissaient chanter de vieux airs... Le Dieu du salon était Alfred de Vigny, grand poète suranné avec son air d'archange et ses cheveux blancs éplorés... Il lui légua sa perruque en mourant ... »*

Drôle, un peu méchant, cette moquerie était bien la marque incontestable des gens du Midi, toujours prêts à rire, à tourner l'autre en ridicule. Daudet juge bon de s'en expliquer : *« Le tempérament du Midi a sa nature verbeuse, gesticulante, qui met tout dehors, exprime tout, pense à haute voix, la parole toujours à côté de la pensée et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux des Provençaux. Mais cela n'exclut ni bonté, ni tendresse ... »*

Paris le séduit et le dévore. Il y fait des rencontres décisives en fréquentant la Brasserie, sorte de quartier général de la Bohème d'alors, où les artistes comme Castagnary et Courbet venaient parler d'art et de philosophie ; et où Charles Baudelaire, toujours mélancolique et torturé, continuait sa recherche de l'inexploré. D'autres artistes inconnus se mêlaient au groupe et contribuaient à maintenir la flamme. Attirées par ce remue-ménage, de belles personnes aux

sobriquets imagés, «Titine de Barancy» ou «Louise coup de couteau», subjuguèrent Daudet par leur extrême mobilité. «*Un jour réalistes et fantaisistes*», écrivait-il, «*un jour catholiques ou athées ...*». Le provincial ne s'était pas encore mis au goût du jour.

De ses multiples petits carnets noirs, il exhume des anecdotes, des traits de caractère symptomatiques qui en disent long sur le personnage décrit avec soin. C'est ainsi que l'on découvre un duc de Morny, deuxième personnage de l'Etat, dont l'élégance et l'aristocratie étaient notoires, se toquer d'Edmond de Rochefort, républicain, anticlérical, favorable à la Commune socialiste et querelleur. Ce dernier refusa toujours les invitations, pourtant nombreuses et déjoua les stratagèmes employés par le Prince, pour le voir. Gambetta, lui aussi, est cerné en quelques mots : «*Il avait le dos rond, le geste tutoyeur, parlait beaucoup de sa voix forte de Méridional qui découpe les phrases comme un balancier et frappe les mots en médaille ...*»

Le dimanche était un jour de repos où, à la table de Flaubert, étaient invités Zola, les frères Goncourt et quelques artistes en mal de célébrité. Ils commentaient avec passion l'indifférence des temps pour la Littérature, l'effacement du public devant toute nouveauté. Le groupe, qui ne manquait pas d'esprit, avait appelé ces rencontres «le dîner des auteurs sifflés». Les belles réussites étaient encore loin ! Daudet s'est toujours interrogé sur le peu de reconnaissance de l'œuvre des frères Goncourt. Soudés dans la vie, ils étaient habités par l'amour de l'art et l'intérêt du monde environnant. Pouvaient-ils pressentir que leur plus grande réussite serait assurée dans le temps par la création d'un Prix littéraire ? Trop slave et à l'opposé de son caractère,

la personnalité de Tourgueniev l'intrigue. «*Le brouillard slave flotte sur toute son œuvre, l'estompe, le fait trembler, et sa conversation, elle aussi, en est noyée ...*»

Daudet, lui, veut s'expliquer sur tout, y compris sur les thèmes de ses créations. Ils proviennent tous d'une expérience personnelle souvent malheureuse. C'est ainsi que «Le petit Chose» est né à partir d'un séjour qu'il dut faire à Lyon, comme pion dans un collège où l'ennui, le sentiment d'exil et les brumes du Nord, l'ont marqué d'une trace indélébile.

Il se doit également, dans un long chapitre, de donner les justifications de son livre «Tartarin de Tarascon», tant sa parution qui fit grand bruit, déclencha la haine des habitants de la ville provençale qui firent retirer l'ouvrage des librairies. Et pourtant, il a fallu plusieurs villes ou villages pour trouver et construire ce héros, symbole de la Provence.

Grand humaniste, grand chroniqueur, Daudet ne s'est intéressé qu'à l'humain. Son rire et sa gaieté ont été des rideaux qui lui ont servi à cacher sa pudeur, sa tendresse, et la profondeur de ses sentiments. Les pages qui décrivent l'agonie et la mort d'Edmond de Goncourt sont déchirantes, et réveillent en nous des émotions douloureuses tant l'expression est juste.

Le livre est dominé par la beauté du style, classique, limpide, précis, rigoureux, mais traversé par endroits par la splendeur d'une image qui foudroie comme le vent violent qui inonde la garrigue.

Alice FULCONIS

«*Quarante ans de Paris*» : Alphonse Daudet.
Editions des Equateurs. 345 pages. 17 €.